

mença que sur les onze heures. Ce furent les soldats de la légion d'Antibes, des Français qui ouvrirent cette marche triomphante des martyrs du catholicisme au XIXe siècle; ils sortent par la Porta-Angelica, défilent devant les corps d'armée Cadorna et de Bixio, et tous, en face et la tête haute, jettent le cri de vive Pie IX! Les carabiniers suisses les suivent et répètent dans leur allemand: Vive Pie IX! C'est le prologue; les zouaves, représentants de toutes les nations de la terre, vont défilier à leur tour; le colonel Allet réunit autour de lui, sur la place Saint-Pierre, les quatre bataillons qu'il commande, il fait présenter les armes, ouvrir le ban, puis, levant son épée en l'air de toute la longueur de son bras, il s'écrie: Vive Pie IX! Un hurrah formidable sort de toutes les poitrines:

«Vive Pie IX!

«Vive Pie IX! s'écrie la ligne.

«Vive Pie IX! répètent les chasseurs pontificaux.

«Vive Pie IX! reprend l'artillerie.

«Les échos sont ébranlés... une fenêtre s'ouvre, Pie IX captif parait et donne une dernière bénédiction à l'armée qui s'écoule...»

«Les zouaves sortent par la Porta-Angelica; ils passent muets et sombres; pas un cri dans les rangs; le silence règne dans l'armée piémontaise.

Nos lecteurs connaissent les ovations faites aux zouaves sur leur passage aux Etats-Unis, en Angleterre et au Canada.

Ajoutons que les zouaves nous sont revenus presque tous au complet. MM. Paschal Comte et Lavigne se sont enrôlés dans l'armée française; M. Adolphe Forget est entré dans un couvent de Dominicains à Malines, Belgique; M. Alfred Danis, de Montréal, est resté malade dans un hôpital civil de Livourne et l'évêque Stoddard a promis de s'occuper de lui, et la maladie a également forcé MM. Alexis Desjardins, de St. Thérèse, et Pouliot, de Rimouski, de rester à Liverpool.

Mais ils ont amené avec eux cinq zouaves étrangers, deux Français, un Polonais et deux Allemands, qui veulent s'établir en Canada.

Nous lisons dans l'Ordre le fait suivant qui fait beaucoup d'honneur au brave Major Désilets:

Parmi les traits de bravoure que l'on cite de nos compatriotes à la prise de Rome, s'en trouve un que nous enregistrons avec plaisir. Il a été accompli par le sergent major Gédeon Desilets, du diocèse des Trois-Rivières. Il était à la porte de St. Jean de Latran que l'ennemi battait en brèche avec trente pièces de canon. La partie supérieure de la porte avait pris feu et il fallait à tout prix l'empêcher de brûler. Aussitôt le Général Zappi, le Colonel de Charrette, les canadiens Désilets, Blanchard et St. Laurent se portèrent en avant. Le brave sergent-major saisissant une échelle, l'appuya contre la porte qui menaçait ruines, y grimpa lestement, et avec de l'eau que les autres lui passait, il réussit à éteindre les flammes sous une grêle de boulets et d'obus qui pleuvaient littéralement sur lui. Ses supérieurs furent étonnés de son sang froid au milieu du danger et le brave Colonel de Charrette en témoigna son admiration.

#### TRISTE CHUTE.

Le printemps dernier, une jeune fille de la campagne laissa sa famille pour venir rester comme servante dans une maison respectable de cette ville. Pendant les premiers mois, elle écrivait souvent à ses parents; mais elle cessa tout à coup de leur écrire. Ceux-ci inquiets, s'informèrent d'abord par lettre, ce qu'elle était devenue, et ne recevant aucune nouvelle, ils se décidèrent à venir eux-mêmes la chercher. La semaine dernière, le père et le frère de la jeune fille arrivaient à Montréal, et s'adressaient à la police. Après bien des recherches, pendant trois jours, ils la trouvaient à l'hôpital général dans l'état le plus déplorable. Il paraît qu'il était touchant de voir leur chagrin et leur désespoir à la vue de cette enfant de dix-sept ans, réduite à cette pénible condition, après quelques mois seulement de résidence à Montréal. Ils repartirent pour leur paroisse avec l'espérance de voir revenir dans la famille cette malheureuse jeune fille, aussitôt qu'elle sera bien.

Ce triste exemple pourra être utile.

ACCIDENT.—Lundi vers 10 heures du soir sur la rue Lamontagne, une femme a failli être brûlée vive en renversant une lampe à huile de charbon. La femme de M. Marcel Poirier, aubergiste, no. 107, rue Lamontagne, en passant d'une chambre à l'autre renversa sa lampe d'huile de charbon qu'elle portait, la lampe se brisa et une flamme subite s'éleva. Madame Poirier dans son excitation essaya d'éteindre cette flamme avec sa robe qui prit en feu et l'enveloppa complètement. La pauvre femme, ne sachant pas ce qu'elle faisait, sortit dans la rue semblable à une colonne de feu. Heureusement, quelques personnes qui passaient, avec une présence d'esprit, se débouillèrent de leurs par-dessus et enveloppèrent la femme. Ceci eut pour effet d'éteindre la flamme; ensuite on la transporta dans sa chambre et on envoya chercher des médecins. Les Drs. C. A. Rodgers et Leprohon pansèrent les blessures qui étaient très graves, car ses jambes, sa poitrine et ses épaules ont beaucoup souffert. Nous avons appris que cette femme infortunée a succombé depuis à ses blessures.

#### ILLUSION D'UN JEUNE HOMME.

M. F... est un jeune homme galant, plein d'espérances. Toujours mis avec recherche, il ne néglige rien de ce qui peut faire ressortir sa taille et sa figure. Il soupire depuis longtemps après le jour où il pourra voir une jolie moustache ombrager ses lèvres; mais tous ses efforts pour la faire surgir sont inutiles. L'autre jour, cependant, il rasa les quelques poils follets qui criaient sur son menton et laissa ceux qui ornaient sa lèvre supérieure, afin de faire croire à l'existence de cette moustache rébarbative. Le soir, il veillait en compagnie de deux jolies jeunes filles, et comptait beaucoup sur l'effet que produirait l'ornement dé-iré. Voyant qu'on ne le remarquait pas du tout, il s'impatienta et se décida à demander à ses jolies compagnes si elles n'observaient pas un changement dans sa figure.

—Tiens, en effet, dit la plus jeune des demoiselles, vous avez coupé votre moustache, n'est-ce pas?

Oui, répondit le malheureux jeune homme, en se mordant les lèvres de dépit.

Il jura, mais trop tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

### L'HOTEL DE NIORRES.

ANALYSE.

Le roman commence par la mise en scène de deux jeunes nobles français, le vicomte Henri de Renneville et le marquis Charles d'Herbois. Ils ont une conversation dans laquelle il est question de deux jeunes filles, Blanche et Léonore, leurs fiancées, et de Madame d'Orgerel, la tante des jeunes filles. Charles apprend à Henri la mort de celle-ci; cet événement est déjà connu par ses crimes. Ils doivent partir pour l'Amérique, le 1er Août, sous les ordres du célèbre bailli de Suffren et de M. de LaPeyrouse; ils se décident à aller à Versailles obtenir leurs ordres d'embarquement du ministre avant de commencer leurs perquisitions. L'auteur nous fait faire connaissance pendant le trajet de Paris à Versailles avec des personnalités célèbres, Napoléon Bonaparte, Hoche, Robespierre, Danton, Marat, de St. Just, Tallien, Fouché, Augereau, etc., etc. Léonard, perruquier de la reine raconte une histoire qui intéresse singulièrement les deux jeunes gens, c'est celle des malheurs qui viennent de frapper la famille d'un conseiller du parlement. Après Léonard, Jean, apprenti du teinturier Bernard, raconte l'enlèvement de l'enfant de son patron. Pendant que ceci se passait, le marquis de Niorres s'était enfin décidé à recourir au lieutenant de police du royaume, M. Lenoir. Après une longue conversation dans laquelle le lieutenant de police avait dit souvent: *cherche à qui le crime profite*, des soupçons étaient tombés sur les deux jeunes gens que nous venons de voir si décidés à trouver les meurtriers. La famille du marquis de Niorres ne se composait plus que du fils d'une de ses filles empoisonnée, de Madame Versac et M. de Rohan et sa femme, fille du marquis, et de Blanche et Léonore ses deux nièces. Les quatre premiers disparaissent, les deux jeunes filles restaient héritières de la famille. Or c'est depuis qu'elles étaient fiancées que les empoisonnements avaient commencé.

En sortant de chez le lieutenant de police, M. de Niorres avait rencontré Henri et Charles qui cherchaient l'occasion de le voir. Une conversation terrible avait eu lieu, et dans cette conversation le marquis de Niorres s'entend rappeler ses amours avec la Madone de Brest, les intrigues de cette femme, l'existence du blanc-seing par lequel cette femme lui avait fait signer une donation en faveur d'un enfant dont il se croyait père, et l'existence de cet enfant lui-même. Henri et Charles s'étaient offerts à marier immédiatement Blanche et Léonore pour les protéger, mais M. de Niorres avait refusé. Ils s'étaient alors décidés à enlever les jeunes filles.

Nous avons oublié de dire que le marquis de Niorres avait un serviteur du nom de St. Jean qui par deux fois avait raconté à son maître que l'un de ses fils, empoisonné, lui avait apparu pour lui dire d'éloigner de l'hôtel de Niorres le petit fils et les nièces du marquis. Et il avait décidé le marquis à se séparer de son petit-fils. Henri et Charles se voyant repoussés du marquis de Niorres avaient juré de sauver leurs fiancées à tout prix et avait confié à St. Jean et à un autre valet du nom de George des lettres qui devaient être remises aux jeunes filles. Quelques instants après on retrouve ces deux valets chez un comte destiné sans doute à jouer un grand rôle dans ce roman; ils lui racontent des choses qui l'intéressent beaucoup et lui remettent des lettres précieuses. Ce comte sait que Henri et Charles sont endettés et que c'est un nommé Roger qui est leur créancier. Il cherche depuis longtemps à mettre ces jeunes gens sous sa domination.

Il vient d'avoir une entrevue avec Fouché au sujet d'une dame d'Horigny et de sa fille. Fouché lui apprend que l'enfant de madame d'Horigny est mort. Or, cette nouvelle est de nature à causer du désagrément au comte, car il veut marier cette dame, parce qu'elle est riche; mais cette enfant mourant avant 15 ans, la dame ne peut hériter en vertu du testament du vieux marquis d'Horigny mort depuis quelque temps. Ce fait est important, nos lecteurs devront y prêter attention.

Il ne nous reste plus à mentionner que les bourgeois Gorain et Gervais que Roger veut connaître dans le but de les faire servir à ses plans dans l'affaire de l'enlèvement de la fille de Bernard appelée la *Mignonne*. Le dernier numéro de notre journal nous met en présence de presque tous les personnages que nous venons de nommer, à l'hôtel de madame Lefebvre où les convives parlent longuement des deux événements étranges qui occupent l'attention publique.

Nos lecteurs verront en lisant notre dernier numéro où les choses en sont rendues.

Nous devons dire que Mahurec, le matelot, est tout dévoué aux deux jeunes nobles.

La deuxième partie commencera par une entrevue des deux jeunes gens avec le nommé Roger qui a promis de leur prêter l'argent nécessaire à l'enlèvement des deux jeunes filles.

#### XXXV.—Suite.

—Rien, répondit celui-ci d'une voix grave; je pensais...

—A quoi donc?

—A l'avenir.

—Est-ce que c'est votre conversation avec votre professeur d'histoire, M. de l'Éguille, que nous avons rencontré en venant ici, qui vous a mis dans des dispositions rêveuses? Vous aurait-il donné une mauvaise note pour les examens que vous allez passer?

—Lui? Oh! nous sommes au mieux ensemble; et tenez, mon cher Talma, voici un extrait de son rapport qui me concerne et qu'il vient de me donner.

Le jeune homme prit un papier dans sa poche et le tendit à son compagnon. Talma l'ouvrit, le lut et se mit à rire.

«Napoléon Bonaparte, dit-il en reportant ses yeux sur le papier, *Corse de nation et de caractères. Il ira loin si les circonstances le favorisent.* Peste! quelle belle prédiction.

—Quatre heures et demi dit tout à coup Tallien. Le

carrabas part à cinq heures, nous n'avons que le temps d'aller jusqu'à la place d'Armes. Viens-tu, Michel?

—Nous vous accompagnons! ajouta Talma en se levant.

—Et vous, l'abbé? demanda Augereau en s'adressant à Joachim. Demeurez-vous à Versailles à attendre votre M. de Talleyrand, que vous n'avez pas encore rencontré?

—Moi? répondit Joachim, je vais à Paris, je brûle ce soir ma soutane et dès demain je me fais soldat!

—Bravo! en route! je vous apprendrai à manier le sabre!

—Et vous ne perdrez pas votre temps!

Toutes les pratiques de la mère Lefebvre s'étaient levées, et, après avoir soldé leur dépense, gagnèrent la rue, se dirigeant vers la place d'Armes.

«Nous partons aussi! dit M. Gorain en interrogeant du regard M. Roger.

—Je n'aurai pas l'honneur de faire route avec vous, répondit celui-ci. Je reste à Versailles, mais j'aurais le plus vif plaisir à vous revoir, messieurs, et si vous le permettez...

—Comment donc! fit M. Gorain, enchanté...

—Vous allez voir ce pauvre Bernard, sans doute?

—Oui, nous irons chez lui ce soir. Pauvre homme! nous lui dirons que nous avons eu l'avantage de votre rencontre et que le roi et monseigneur s'intéressent à lui. Ce sera une grande consolation.

—C'est cela, dit M. Roger, et moi je vais m'occuper des affaires de MM. d'Herbois et de Runneville.

—Ah! ces pauvres gentilshommes sont donc dans de bien mauvais draps, décidément?

—Je ne sais pas comment ils pourront s'en tirer si un miracle ne leur vient en aide! dit M. Roger en baissant la voix. Je n'ai pas osé en parler nettement tout à l'heure devant tout le monde, mais entre nous... je les crois au bout du rouleau!

—Pauvres garçons! dit M. Gervais.

—Ils ont des dettes effroyables et le roi ne payera rien, et qui pis est... les soupçons les plus graves peuvent peser sur eux!

—Comment?

—Dame! si leurs futures femmes héritaient, on pourrait leur attribuer...

—Oh! fit M. Gorain en comprenant soudain.

—Au revoir! dit brusquement l'employé! Je me sauve!

Et, tournant à gauche, M. Roger disparut rapidement. Les deux bourgeois se regardèrent et se mirent en marche.

Fouché s'était rapproché de Danton:

«Vous m'avez dit que Bernard, le père de l'enfant volé, demeurait rue Saint-Honoré? demanda-t-il.

—Oui, répondit Danton, à quelques pas de la maison que j'habite.

—Bon! merci!

—Est-ce que vous voulez voir ces pauvres parents?

—Oui.

—Eh bien! venez déjeuner demain avec moi, nous irons ensemble leur rendre visite.

—Demain, dit Fouché, serait bien tard. C'est aujourd'hui, en arrivant à Paris, que je désire les voir.

—Vous avez quelque chose à leur dire touchant leur fille?

—Peut-être.

—Oh! si c'est un secret...

—Ce n'est pas le mien! dit vivement Fouché.

—C'est qu'en arrivant à Paris, je ne rentre pas chez moi, fit observer Danton.

—Eh bien! j'irai seul... cependant j'eusse préféré un introducteur qui les assurât de mes bonnes intentions.

L'avocat réfléchit.

«Eh, mais! fit-il tout à coup, j'ai votre affaire! Je ne puis vous conduire chez Bernard ce soir, mais M. Gorain, mon propriétaire, est l'intime ami du teinturier. C'est lui qui vous présentera. En arrivant à Paris, je le prierai de vous mener chez Bernard et il se fera un plaisir de vous être agréable.

—Merci, j'accepte! dit Fouché en serrant la main de l'avocat.

Tandis que le professeur et son ami échangeaient la rapide conversation que nous venons de rapporter, Mahurec, qui avait fait ses adieux à Lefebvre et à sa femme, doublait le pas pour rattraper les autres voyageurs.

Le digne marin paraissait de plus en plus préoccupé et son cerveau se livrait évidemment à un travail pénible, car son front était sombre, ses sourcils contractés et son regard vague errait sur les objets sans les voir.

Après avoir fourni une course rapide, il atteignit le groupe formé par Michel, Tallien, Augereau et Joachim.

«Pardon, excuse, dit-il en s'adressant à Michel, qu'il tira par le pan de son habit, je voudrais, comme qui dirait, vous larguer deux mots dans le pertuis de l'entendement.

—Qu'est-ce que c'est, mon brave? répondit le jeune clerc en souriant et en laissant prendre l'avance à ses compagnons pour obéir au désir manifesté par le matelot.

—C'est par rapport à M. de chose, vous savez? le particulier aux deux nièces, l'homme dans la case de qui qu'il y a un gâchis si numéro un.

—M. de Niorres, vous voulez dire?

—Oui, c'est cela. Je voudrais connaître son gisement.

—Son... quoi? demanda Michel qui ne comprenait pas ce que voulait dire le gabier.

—Son gisement, que je dis, là où il perche, quoi!

—Ah! très-bien! M. de Niorres habite la rue du Chaume.

—La rue du Chaume? Dans quelle aire que c'est ça?

—Dans le Marais, près la rue du Temple, répondit Michel qui devina ce que lui demandait son interlocuteur.

—Bon! merci! bien obligé.

—C'est là tout ce que vous vouliez savoir, mon brave?

—Oui, c'est tout.

Michel fit un signe amical au marin et rejoignit ses amis. Mahurec demeura seul, en arrière, longeant les maisons de la rue du Plessis.

«M. de Niorres, rue du Chaume, au Marais, se dit-il, comme pour bien graver ce nom et ces renseignements dans sa mémoire. Maintenant que je connais le relèvement, je n'ai qu'à mettre le cap dessus et à nager un bon coup!»

Mahurec se donna une énorme tape à poing fermé dans le creux de l'estomac.

«Le gabier est en vigie sur les hautes vergues! continua-t-il. Il ouvre l'œil et c'est pas à lui qu'on fera jamais prendre des requins pour des dorades! Mes pauvres chers lieutenants, tout ce que j'aime sur la terre, quoi! tonnerre! Allons, matelot, te voilà en chasse! ouvre l'œil aux bossuirs! veille! veille!»

En ce moment Mahurec atteignait la place d'Armes, et devant lui stationnait le carrabas dans lequel prenaient place les personnages qui venaient de quitter avec lui le logis de la mère Lefebvre.